

à l'est, et ensuite dans un pays montagneux et sauvage, où les monts peu élevés annoncent par leur apparence, la suite des bouleversemens qui s'y sont opérés. Des sources chaudes qui jaillissent à l'embouchure de la vallée, indiquent que les feux ne sont pas encore éteints. Des ponts de neige, dont quelques-uns n'étaient pas très-épais, nous aidèrent à passer plusieurs fois la même rivière. La quantité de neige que nous rencontrâmes dans la descente, était immense. Au lieu de fondre, elle s'accumule d'année en année; tout fait présumer qu'un glacier se formera sur ce point.

« La vallée dans laquelle on s'enfonce en quittant ce canton froid et triste, est d'abord étroite, rocailleuse et stérile; ensuite elle s'élargit graduellement, jusqu'à une vaste plaine marécageuse, dont les fermes réunies portent le nom collectif de Saurbœar-Sveit. La route traverse une chaîne de montagnes qui se prolonge dans toute la presqu'île nord-ouest de l'Islande, et se divisant en plusieurs branches latérales, forme une quantité de grandes baies. Quoique la saison fût déjà avancée, la neige qui remplissait encore les ravins et les défilés, les rendait impraticables, je fus donc obligé de renoncer au projet d'arriver par ce chemin dans les cantons les plus éloignés. Conformément à l'avis de l'obligeant ami qui m'avait accompagné depuis Hvam, je laissai à la ferme de Hvol, mon

cheval et la plus grande partie de mon bagage. Le paysan se mit à onze heures du soir en route avec moi, afin d'arriver avant la marée montante à un passage difficile au pied des montagnes que baigne le Gilsfiord. A deux heures nous atteignîmes le fond de cette baie qui n'a pas beaucoup de largeur. Il n'y avait dans cet endroit que deux cabanes solitaires. Tout y était encore engourdi par l'hiver; la neige couvrait presque entièrement la terre; on n'apercevait quelques traces de végétation que dans le voisinage immédiat des maisons. Le mercure ne se soutenait qu'au-dessous du point de congélation.

« Ayant suivi la côte orientale du Kroksfiord, j'arrivai à six heures du matin à la ferme de Kumpur. La fatigue que j'éprouvais m'invitait à prendre du repos. Comme j'avais laissé mon lit et ma tente à Hvol, je me vis dans la nécessité d'accepter un lit islandais, ce qui, je l'avoue, ne me plaisait guère, pour plus d'une raison. J'étais extrêmement las; je me résignai. On me fit passer dans le bâtiment extérieur, tandis que la maîtresse de la maison me faisait préparer un lit dans la chambre à coucher: bientôt j'y parvins par un petit corridor fort noir. Quand j'y entrai, la plupart des membres de la famille qui étaient encore couchés, se levèrent, quoique déshabillés, pour voir l'étranger. Bien qu'à moitié suffoqué, faute d'air, je me se-

rais cependant endormi promptement, si un certain bruit semblable à celui de gens qui se grattent, ne se fût fait entendre dans tous les lits, et ne m'eût donné de vives inquiétudes, malgré la propreté apparente du mien. Dans un certain moment, le bruit pouvait se comparer à celui que font les palefreniers en étrillant leurs chevaux. Cependant le sommeil ne tarda pas à mettre fin à toute impression désagréable, et je goûtai, pendant cinq heures, le repos le plus profond.

« Ces braves gens ne sont pas accoutumés à voir des étrangers. Ils me prirent pour un homme élevé en dignité; tandis que, dans mon pays, mon habillement m'aurait fait passer pour un porte-balle.

« Ayant fait le tour du Kroksfiord et du Berufiord, je gravis sur un canton rocailleux et inégal, où tout annonçait l'action des feux souterrains; puis je descendis jusqu'à la ferme de Reykiaholar. Elle est dans une situation très-pittoresque, sur une élévation, à un demi-mille du Reynianess, promontoire immense, et sur les bords du Breidafiord, vaste baie remplie d'îles sans nombre; des montagnes, avec leurs anfractuosités, et des colonnes de vapeurs s'élevant des sources chaudes qui entourent la ferme, ajoutent à la beauté du coup-d'œil. Le Krablunda, la plus considérable de ces sources, a jadis été fameux par ses érup-

tions; aujourd'hui son bassin est tellement encombré de pierres, qu'il ne peut pas lancer son eau à plus de quatre pieds.

« Le temps orageux me contraignit de rester à Reykiaholar jusqu'au 9; ce ne fut pas sans peine que quatre hommes et deux femmes consentirent à me conduire dans un canot à l'île de Flatey, éloignée de vingt milles du Reykianess. Le temps étant fort beau, le trajet fut extrêmement agréable entre les innombrables petites îles répandues sur cette partie de la baie. La plupart semblent devoir leur origine à des volcans sous-marins; plusieurs reposent sur de superbes colonnes de rocs basaltiques. Leur surface et le fond de la mer qui les entourent, abondent en sources chaudes; elles sont d'un grand secours aux pêcheurs, en leur fournissant de l'eau fraîche, qui d'ailleurs ne se trouve pas dans le voisinage.

« Presque toutes ces îles sont tapissées d'herbe que les habitans des côtes voisines viennent faucher; mais elles leur sont surtout précieuses par la prodigieuse quantité d'oiseaux aquatiques qui les fréquentent. Je fus, en les traversant, étourdi des cris des macareux et des goelands; ces derniers couvraient la mer, et en s'envolant obscurcissaient l'atmosphère, tant ils étaient nombreux.

« A moitié chemin de Flatey, on débarqua sur un îlot pour donner un peu de relâche aux ra-

meurs. Cette relâche me donna l'occasion d'observer les eiders qui couvaient leurs œufs. Vers six heures du soir, j'abordai à Flatey. Cette île, qui n'a qu'un mille de circonférence, est plus peuplée que plusieurs de celles qui l'entourent. Le pasteur joint à son ministère la profession des premiers apôtres; il est surtout très-habile à la pêche des phoques. Ses fonctions sont peut-être les plus périlleuses à remplir de toute l'Islande; car une de ses paroisses comprend les îles, et l'autre le continent à une distance de douze milles de Flatey. Il ne se passe pas un hiver que sa vie ne coure des dangers dans le trajet d'une île à l'autre sur la glace. Cependant son traitement est extrêmement modique, et c'est ce qui l'engage à se livrer à la pêche pour faire vivre sa famille.

« Après un séjour de trois heures à Flatey, je m'embarquai pour le continent; vers trois heures du matin, j'arrivai à Hergilsey, belle île basaltique, bien peuplée. Les eiders y sont si nombreux, qu'en me promenant sur les hauteurs, je risquais à chaque instant de les écraser dans leurs nids.

« Nous sommes allés en cinq heures de Hergilsyy à Briamsløk, sur la côte de Bardarstrand. Revenu sur le continent, je suivis le rivage vers l'ouest, le long d'énormes rochers basaltiques. M'étant reposé quelques instans à la ferme de Hammar, je remontai le Morardal, vallée fort

triste, et je commençai ensuite à grimper le Forsheidi, col très-haut et très-abrupte; il tire son nom de la quantité de chutes d'eau qui se précipitent de chaque côté de la montagne; celles du flanc septentrional sont surtout remarquables; le Forsaa s'étant ouvert une issue, à travers les couches de rochers en colonnes; on aperçoit comme des tours et des obélisques au milieu des nuages de vapeurs qui s'élèvent des cascades.

« Le charme de cette perspective me fit oublier les difficultés que j'éprouvai dans ce passage. Les immenses sillons de neige qu'il fallait traverser, n'offraient pas les moins pénibles; elle était si molle en quelques endroits, que je fus forcé de mettre pied à terre.

« Descendu à l'extrémité du Forsfiord, qui n'est qu'un bras de l'Arnarfiord, je marchai le long de sa rive occidentale, sous des montagnes menaçantes. Parvenu à cette dernière baie, je tournai entre des promontoires sourcilleux, jusqu'à Bildudal, comptoir composé des maisons les mieux bâties que j'aie vues en Islande. On voulait m'y retenir; mais, instruit d'avance des difficultés que j'éprouverais à traverser l'Arnarfiord, je me décidai à profiter de la continuation du beau temps pour effectuer, le même soir, ce trajet souvent très-difficile. Le bateau faisait eau, de sorte que je fus forcé de temps en temps d'en

ôter l'eau. La baie a au moins neuf milles de largeur ; nous aurions été exposés à de grands dangers , si une raffale subite nous avait surpris.

« A onze heures du soir , je débarquai à Hrafnseyri. Je fus agréablement surpris de lire au-dessus de la porte du presbytère , l'inscription suivante :

*Inrantibus sit has domus pax
Et quies , et exeuntibus satus.*

« Les pensées gaies que ces mots m'avaient inspirées , furent bien diminuées par le triste état dans lequel je trouvai cette famille. Le pasteur avait failli à être tué par l'éboulement d'une montagne voisine , qui l'avait surpris pendant qu'il la gravissait pour chercher une tanière de renard ; il était resté à moitié enterré sous les débris. Si un de ses domestiques n'avait pas découvert le lieu où il se trouvait , il y aurait péri ; sa tête et son visage étaient extrêmement meurtris , tout son corps avait beaucoup souffert ; néanmoins , grâce aux attentions et aux soins de sa famille , il se rétablissait à vue d'œil.

« Le renard , très-commun en Islande , y jouit de la même réputation de finesse que partout ailleurs. Lorsqu'il découvre une troupe de goelands sur le rivage , il s'approche d'eux à reculons , en tenant sa queue en l'air ; comme elle est blanche ,

ils croient voir quelqu'un des leurs ; il s'avance ainsi tout doucement , jusqu'à ce qu'il soit assez près pour saisir un de ces oiseaux. En hiver il se place au vent , et se met à gratter la neige , qui , en s'envolant , forme un nuage par lequel les goelands sont aveuglés , et il les surprend.

« J'avais bien fait de traverser l'Arnarfiord dans la soirée du 10 ; le lendemain il s'éleva une tempête violente qui dura plusieurs jours. Je poursuivis ma route par terre , en franchissant le Hrafnshæidi , montagne dont le passage ne fut pas long , mais fut très-difficile , à cause de sa roideur et de la couche épaisse de neige qui le couvrait. Après avoir traversé l'extrémité orientale du Sandfell , petite montagne isolée dans laquelle les zéolites , les calcédoines et le jaspe abondent , j'arrivai vers midi à Thingeyri , comptoir agréablement situé sur une pointe de terre basse , qui le défend des vagues de l'ouest. Le Dyrafiord est si étroit dans cet endroit , qu'on peut se faire entendre d'un côté à l'autre ; sa longueur est si considérable , qu'il faudrait une journée entière pour en faire le tour à cheval. Le facteur de Thingeyri a une belle collection de livres choisis , principalement en histoire naturelle.

« Le 12 je traversai le Dyrafiord , et je débarquai à la ferme de Gimlafell. Un guide me conduisit ensuite par le col le plus aisé que j'eusse

rencontré jusqu'alors dans les belles plaines de l'OEnundarfjord, abondantes en foin. Les montagnes qui entourent la baie sont composées de couches qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, au nombre d'une cinquantaine, dans l'ordre le plus parfait; cette même apparence se retrouve dans toutes celles de la presqu'île du Nord-Ouest. Ayant passé plusieurs marais dangereux, j'arrivai à Holt, regardé comme une des meilleures cures de l'Islande occidentale.

« Je voulais pénétrer plus loin, pour prendre, avec le doyen du bailliage de l'Isafjord, les arrangements nécessaires à la distribution des saintes Ecritures; je fus obligé de renoncer à ce dessein, parce que l'énorme quantité de neige dont les montagnes au nord de l'OEnundarfjord étaient couvertes, empêchait d'y voyager, quoique l'on fût au milieu de juin. Je me concertai pour cette affaire avec le bailli qui demeure à peu de distance à l'ouest de Holt.

« Les habitans de cette partie de l'Islande, ayant très-peu de communications avec les étrangers, ont peut-être conservé plus de coutumes des anciens Scandinaves, que ceux des autres quartiers. Ils tiennent davantage aux traditions de leurs ancêtres, et s'appliquent avec plus de soin à la transcription des sagas écrits ou imprimés; la plupart les savent par cœur. Ce qui me

surprit principalement fut la longue barbe des paysans de l'OEnundarfjordung.

« Je fus étonné de trouver derrière le Hiar-dardal une étendue assez considérable de terrains couverte de lave, car on m'avait dit que cette substance n'existait pas dans le voisinage des baies de l'occident. Elle paraît être très-ancienne, puisque l'herbe ou la mousse la recouvrent presque partout.

« Le 15 juin je partis de Holt pour retourner au Sud. Je repassai par les mêmes lieux que j'avais vus en allant au nord. J'arrivai le 15 à Bildudal, où je pris un guide pour franchir une chaîne de montagnes couvertes de neige; dans les endroits où elle était disparue, on n'apercevait que de la lave, qui paraissait avoir été vomie par le Grœnafell, cime conique située vers le centre de la chaîne de montagnes qui sépare l'Arnarfjord du Talknafjord. Plusieurs sources d'eau chaude coulent encore sur la côte septentrionale de la dernière de ces baies. Quand je fus à son extrémité, il fallut escalader de nouveau des monts escarpés, dont la pente opposée me conduisit sur les bords du Patrifjord. Cette baie est défendue des deux côtés par plusieurs promontoires sourcilleux qui diminuent de hauteur en s'éloignant, jusqu'à ce qu'ils se plongent dans l'océan. Je m'embarquai au comptoir de Vatneyri, et j'a-

bordai sur la côte opposée. A deux heures du matin je me reposai au presbytère de Saudlauksdal.

« Cette vallée est célèbre pour l'excellence de ses pâturages. Elle acquiert un plus haut degré d'intérêt pour avoir été la demeure d'Eggert Olafsen, qui, avec Paulsen, son compatriote, effectua un voyage autour de l'Islande, dont la relation, publiée en danois à Copenhague, a été traduite dans la plupart des langues de l'Europe.

« Je quittai ce lieu le 15 à cinq heures après midi, et suivis la côte méridionale du Patrifjord; quelquefois des masses de lave isolées se présentaient à mes regards. Près de l'extrémité de la baie, je longeai la base d'une montagne menaçante; une prodigieuse quantité de grandes pierres s'en étaient récemment détachées, et obstruaient presque entièrement le chemin. En escaladant les hauteurs, je fus frappé de la beauté du coup-d'œil qui m'environnait; une rivière se précipitant de cascades en cascades jusqu'à son embouchure où elle en formait une de trente pieds, la rapidité de son cours, le fracas de ces chutes, les nuages de brume humide qui s'en élevaient; ces objets réunis produisaient un effet de la plus grande magnificence. Tout le terrain voisin était absolument dénué de végétation; à mesure que je marchais, il devenait plus rocailleux et plus inégal, sa surface présentant généralement des couches

alternatives de neige et de lave basaltique. Un peu après minuit, nous avons atteint au sommet du col qui peut avoir 3000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. La perspective était très-étendue et très-pittoresque, mais sauvage et nue. Les montagnes du nord nous cachaient le soleil, et tout l'horizon paraissait en feu; je m'apercevais à peine qu'il y eût aucune différence entre le jour et la nuit.

« Ayant descendu la montagne, j'ai traversé un assez grand espace boisé, et je suis entré dans un canton bien peuplé, et situé en avant des précipices du Bardarstrand, dont la prolongation forme des promontoires qui se terminent à la côte septentrionale du Breidafjord. A une époque reculée, la mer a baigné la base de ces précipices; en se retirant graduellement, elle a laissé à sec de belles plaines d'alluvion qui sont devenues d'excellens pâturages.

« Lorsque j'eus dormi quelques heures à Hammar, j'allai à Briamsløk, et avant de m'embarquer pour Flatey, je visitai dans une montagne derrière le presbytère, un ravin dans lequel se trouve le suturbrand le plus parfait qu'il y ait en Islande.

« Comparée aux autres montagnes du voisinage, celle-ci n'a qu'une hauteur peu considérable, puisqu'elle ne s'élève pas à plus de 600